

“ Dans les marches militaires, à travers les contrées incultes et peu frayées du Bengale, il est d'usage d'employer les éléphants à la suite des convois. Ces animaux sont si bien dressés, que s'il survient un accident à une voiture, à une pièce d'artillerie, et que les chevaux d'attelage ne puissent les tirer d'un mauvais pas, dès qu'un éléphant s'aperçoit de l'accident, il accourt près de la voiture embarrassée, sans même attendre l'avertissement de son mahout, et la dégage en la soulevant avec sa trompe; il ne la quitte que quand elle est remise en bon chemin, et que les attelages peuvent suffire à la besogne; il reprend sa place dans la colonne, prêt à recommencer au premier besoin.”

“ Un jour, un éléphant de service du major fut pris subitement de folie; il était sur les bords du Gange en train de charger des sacs de riz sur un dingy de transport, quand tout à coup il se mit à jeter le riz dans la rivière: son cornac, qui ne comprenait rien à cette manie, voulut le réprimander, il l'assomma d'un coup de trompe. Les macous (matelots de la caste des pêcheurs) du petit navire, saisis de terreur, se cachèrent à fond de cale, et l'éléphant se mit à courir en hurlant dans la direction de l'habitation.

“ Les enfants du major jouaient sur une pelouse, sous la garde d'un vieil éléphant de combat, du nom de Soupramy. L'animal, en voyant arriver son camarade, en proie à une indicible fureur, comprit le danger, et, se jetant au-devant des enfants qui eurent le temps de se réfugier dans la maison, il barra le passage à l'assaillant. Une lutte épouvantable s'engagea, dans laquelle il soutint sa vieille réputation de courage et d'adresse. Après deux heures d'un combat acharné, pendant lequel personne n'osa s'approcher—c'eût été folie, du reste, que de tenter d'envoyer, dans un pareil moment, une balle à un animal qui n'est vulnérable qu'à la tempe et à l'œil—il laissa son adversaire râlant sur le sol, et rentra au corail, affreusement blessé, la trompe ensanglantée, les oreilles en lambeaux, et avec une défense de moins.”

Ce même éléphant avait été spécialement dressé pour combattre les rhinocéros qui, à certaines époques de l'année, montent des plaines basses et marécageuses du Gange jusqu'aux maisons de Vellypoor, et saccagent les rivières. Dans sa jeunesse, il trouvait presque chaque année l'occasion d'exercer sa valeur; mais, lorsqu'après un siècle environ de services chez le grand-père et l'oncle du major, on avait jugé à propos de le remplacer dans ses fonctions par un animal plus jeune, il y avait bien trois ou quatre ans qu'il ne s'était pas mesuré avec le plus mortel de ses ennemis... d'années en années, les rhinocéros devenaient plus rares. Encore un antédiluvien qui s'en va, précédant de quelques siècles seulement, dans la poussière cosmique, l'éléphant, qui bientôt sera le dernier représentant des âges disparus...

Soupramany, mis à la retraite, s'était fait le compagnon des enfants du major; il les accompagnait partout, dans la forêt, sur les bords du fleuve; la petite troupe était parfois pendant des journées absente, sans que personne s'en inquiétât sur l'habitation; il suffisait qu'on la sût sous la garde du vieil éléphant, pour qu'on n'éprouvât aucune espèce d'inquiétude sur son compte.

Un matin, comme je cherchais l'ainé des enfants pour lui remettre un livre que je lui avais promis :

“ Soupramany les a tous emmenés à la pêche, me dit le père.

—A la pêche? fis-je avec étonnement.
—Et, si vous voulez venir avec moi, continua le major, nous n'avons qu'à descendre pendant quelques minutes, le long des berges du fleuve, pour les surprendre au milieu de leurs occupations.”

J'acceptai l'offre de mon ami, et nous ne tardâmes pas, en effet, à apercevoir, sur une plage de sable qui s'avancait assez avant dans le fleuve, la petite troupe, d'ordinaire si turbulente, calme et silencieuse sur le bord de l'eau. Nous approchâmes. Chaque enfant tenait sa ligne, amorcée et tendue, regardant d'un œil anxieux le bouchon qui dansait au remous, ce qui, à chaque instant, lui faisait croire à une capture importante. A côté, le vieux Soupramany, la trompe armée d'un bambou d'une longueur démesurée, muni de l'engin ordinaire et d'un appât, immobile comme un bloc de granit, faisait patiemment sa partie dans ce concert de pêcheurs.

Comme on le pense bien, je négligeai les enfants pour ne m'occuper que de l'animal, curieux de ne rien perdre de ce qui allait se passer. Mon attente ne devait pas être longue. Le préjugé religieux défendant aux Indous d'attenter à tout ce qui a vie, il s'ensuivit que les fleuves regorgent de poissons, comme les jungles de bêtes fauves. Nous n'étions pas arrivés depuis deux minutes, que le flotteur de la ligne de Soupramany commença à s'agiter... L'éléphant ne bougea pas; son petit œil ardent suivait avec convoitise tous les mouvements du bouchon sur les flots; ce n'était pas un novice dans l'exercice de cet art si cher aux rêveurs...; il attendait le bon moment. En effet, le petit flotteur ayant fait tout à coup un brusque mouvement comme pour plonger dans l'eau... la ligne était enlevée avec toute l'adresse d'un pêcheur consommé. A l'extrémité se balançait une de ces magnifiques tanches dorées du Gange, d'un goût si succulent, mais que l'on n'ose manger, d'ordinaire, comme tous les poissons de rivière, qu'après les avoir conservés un mois ou deux dans des viviers. Les nombreux cadavres que les Indous jettent toutes les nuits dans le Gange inspirent pour tous les poissons de ce fleuve une

répugnance qu'on ne parvient pas toujours à vaincre. Lorsque Soupramany aperçut la capture qu'il venait de faire, il poussa immédiatement, en signe de joie, deux de ces *ronflements*, assez semblables à des notes piquées de trombone, qui lui sont familiers, et il attendit que Jems, le fils aîné du major, vint lui débarrasser sa ligne et l'amorcer de nouveau. C'était un bambin plein de malice, et qui faisait souvent des tours à son gros et débonnaire compagnon; il profita de notre présence pour nous faire assister à un amusant spectacle: après avoir enlevé le poisson, qu'il jeta dans une jarre pleine d'eau apportée à cet effet, il s'en fut paisiblement reprendre sa place, sans mettre d'amorce à l'engin de Soupramany. L'intelligent animal n'essaya même pas de rejeter sa ligne dans le fleuve; il se mit à pousser des cris d'appel à l'adresse de Jems, qu'il adouçissait le plus possible. Rien n'était singulier comme de voir les efforts qu'il faisait pour donner de tendres accents à sa voix: tous les oiseaux en désertaient la feuillée... Voyant que ses tentatives étaient inutiles, l'enfant souriait malicieusement et ne bougeait pas, Soupramany se rendit près de lui et, avec sa trompe, essaya de le pousser doucement du côté de la boîte aux appâts. Quand il vit que tout ce qu'il pouvait imaginer ne parvenait pas à attirer son ami, il se retourna tout à coup, comme frappé d'une idée subite, et, ayant pris avec sa trompe le récipient qui contenait la provision de vers et d'insectes, il vint le déposer aux pieds du major, puis, se retournant, il ramassa sa ligne et la tendit à son maître...

“ Que veux-tu de moi, mon vieux Soupramany!” lui dit mon ami.

Aussitôt l'animal de battre du pied et de faire entendre de nouveaux ses accents les plus mélodieux. Vouant voir jusqu'où irait la chose, je me mis du parti de Jems, et, prenant la boîte, je fis mine de m'enfuir avec... Le châtimement ne se fit pas attendre: l'éléphant, agacé, plongea sa trompe dans le fleuve et fit jaillir sur moi, aux grands éclats de rire de la galerie, une colonne d'eau, avec la vitesse et la force d'une pompe à incendie. Le major l'arrêta d'un signe, et, pour faire ma paix avec l'intelligente bête, j'amorçai moi-même sa ligne... Tremblant de joie comme un baby à qui on vient de restituer son jouet, Soupramany prit à peine le temps de me remercier, en me gratifiant de sa note la plus tendre, et il courut reprendre son poste sur la rive du fleuve.

Il y avait sur la plantation un surveillant anglais du nom de Bennett, qui était bien l'être le plus désagréable qui se puisse voir, et mon hôte ne le conservait qu'en raison de sa très-grande habileté à diriger les travaux. Cet homme éprouvait une véritable antipathie pour Dourga, c'était le nom de l'éléphant, et ne laissait échapper aucune occasion de lui faire de vilaines farces. Son maître, après l'avoir réprimandé plusieurs fois et l'avoir averti de ne point pousser à bout l'animal, finit par lui dire que, le jour où l'éléphant perdrait patience, il lui rendrait ses mauvaises plaisanteries, il ne devait pas s'attendre à ce que la moindre correction serait infligée à sa victime habituelle... et qu'il garderait ce qu'il aurait attrapé.

Un dernier trait finit par lasser la loganimité de l'éléphant... Tous les matins on lui donnait à son second déjeuner une vaste galette de maïs enduite de méléasse, dont il était excessivement friand. Un jour, comme le metor, chargé de ce soin, lui apportait sur une claie de bambou, Bennett, qui passait avec un pot plein de poudre de piment rouge, le vida sur la galette, et assista, en se tordant les côtes, aux grimaces de Dourga, que la gourmandise poussa à l'avaler quand même. Le résultat était facile à prévoir: la pauvre bête, la bouche en feu, passa une partie de la journée dans un étang pour calmer la soif qui la dévorait et apaiser l'inflammation développée sur les muqueuses par l'absorption du piment... Sa vengeance ne se fit pas attendre; le soir même, à l'heure où le surveillant ramenait les coolis du travail, l'éléphant se précipita sur lui, l'enleva comme un fétu de paille et le jeta dans un réservoir d'arrosage qui avait près de 10 mètres de profondeur. Bennett, qui savait nager, revint promptement sur les bords; Dourga le laissa gravir la berge, mais, le saisissant aussitôt, il le rejeta à l'eau; la même chose eut lieu trois ou quatre fois de suite, et le surveillant, n'osant plus sortir de l'eau, fut réduit à nager, en faisant le tour de l'étang; l'éléphant le suivait pas à pas sur la rive, prêt à continuer son manège si son ennemi tentait encore de s'échapper. La chose eût tourné fort mal pour ce dernier, si un des coolis n'eût été prévenir mon ami, qui accourut et contraignit Dourga à se contenter de cette réparation.

Le lendemain, on fut obligé de nourrir l'animal avec de la bouillie de riz: il avait la langue et le palais à vif, comme si on lui eût fait sur ces parties une application de cantharide. Son maître avertit le surveillant qu'il le reverrait sans pitié à la première farce qu'il se permettrait de nouveau à l'égard de la pauvre bête... La leçon avait profité, et Bennett n'avait plus la moindre envie d'exercer sa belle humeur aux dépens de Dourga... Mais ce dernier n'était plus dans des dispositions aussi conciliantes que par le passé, et la haine qu'il avait conçue pour l'Anglais se traduisait par des actes journaliers auxquels le surveillant ne put échapper la plupart du temps que grâce à l'intervention de mon ami ou de ses enfants. Tantôt il recevait à la figure une poignée de sable, était inondé d'eau ou couvert de boue; tantôt il était jeté dans un buisson de cactus d'où il ne parvenait à sortir qu'horriblement écorché... et son ennemi ne s'apaisait pas.

Impossible de corriger l'éléphant; dès que son cornac parlait seulement de l'attacher, les quatre gamins, pour défendre leur gros ami, tombaient sur l'Indou à coups de rotin, et faisaient retentir l'air de tels cris qu'on était bien obligé de laisser Dourga tranquille.

Un jour que l'animal l'avait promené pendant trois ou quatre minutes la tête en bas, Bennett se décida à quitter la plantation.

“ Vous faites bien, lui dit mon ami; c'est le seul parti que vous puissiez prendre; je ne sacrifierai jamais mon éléphant pour vous, et je reconnais que vous n'étiez plus en sûreté ici...”

Une fillette qui venait assez souvent, avec ses parents, passer quelques jours sur la plantation d'un de mes amis, le major Daly, située sur les rives du Brahmapoutre, aux environs de Dakka, avait pris en grande affection un des éléphants de l'habitation. Inutile de dire qu'elle accompagnait ses caresses d'une foule de friandises auxquelles l'animal, gourmand comme personne, se montrait des plus sensibles. Elle n'eût goûté à rien sans conserver la part de son gros compagnon... Un jour, la mère accourut éplorée sur la plantation de mon ami... On venait de lui voler son enfant.

Des terous-varous, sortes de nomades montrant des bêtes féroces, avaient séjourné quelque temps dans le pays; l'enlèvement leur était attribué, mais il avait été impossible de suivre leurs traces.

Sravana, c'était le nom de l'éléphant, adorait l'enfant; chaque fois que la petite Emma se trouvait sur l'habitation, il se constituait son gardien, la menait promener le long du fleuve ou dans les rizières, lui cueillant des fleurs et des fruits, attrapant avec sa trompe des oiseaux-mouches et des bengalis dans le calice des fleurs de bananiers; la nuit, il veillait autour de la chambre où se trouvait son berceau. Un mot, une caresse de la jeune fille avaient plus de poids sur sa volonté que tous les ordres de son cornac.

En apercevant la voiture dans laquelle elle avait l'habitude de venir, il courut avec empressement... Il fallait voir son désappointement, sa douleur à la vue du *bogger* vide... Quelques mots que lui dit Moniram-Dalal, son cornac, le firent entrer dans une violente colère... Avait-il compris? je ne sais; toujours est-il, qu'après avoir fait retentir la forêt pendant deux jours de ses rugissements les plus menaçants, il partit avec Moniram-Dalal à la recherche de la jeune Emma.

Trois semaines après, il était rentré avec l'enfant sur son dos. Il avait surpris les ierous-varous au moment où ils allaient passer le Gange, en face de Radjemahl. Leur ravir la jeune fille, prendre par le cou celui qui la portait et le jeter dans le Gange fut l'affaire d'un instant; les misérables furent si effrayés de la brusque apparition de l'éléphant et de sa rapide agression, qu'ils s'enfuirent dans toutes les directions, sans que ce dernier, dans sa joie, songeât à les poursuivre.

J'étais à Vellypoor, habitation du major, en famille, et nous avons tous entendu Moniram-Dalal, le cornac, raconter les marches et contre-marches de son ami pour arriver à découvrir les ravisseurs.

Je m'arrête; bien d'autres exemples de l'intelligence de l'éléphant sont donnés par M. Jaccoliot; force m'est d'arrêter mes citations et de renvoyer le lecteur à ce livre, qui a le rare mérite de ramener l'esprit à la nature, et de le reposer ainsi des sèches spéculations humaines.

—Figaro.

PHILIPPE GILIE.

NOS GRAVURES

Salon de 1877: César

(Groupe en plâtre de M. Maillat.)

Il est à terre, mort sans doute, à en juger par ses membres contractés, par les dépressions du torse, par l'abandon de la tête qui retombe, lourde et inerte; sa main gauche a abandonné le sceptre dont les débris gisent à côté de lui, tandis que la droite pend de tout son poids, encore appuyée sur le globe terrestre, également renversé; de sa poitrine émerge un manche de poignard qu'un bras vigoureux y a plongé jusqu'à la garde; la tête est encore ceinte du laurier triomphal.

Et, parmi tous ces emblèmes de victoire et de puissance dont les débris jonchent le sol, le plus vivant de tous, l'aigle à la large envergure, a seul échappé aux coups de la destinée; on dirait que la déesse vengeresse ne l'a conservé que pour le châtimement du maître orgueilleux dont il fut si longtemps le favori; les serres enfoncées dans ses flancs, il fouille maintenant de son bec aigu les entrailles du César vaincu; image des renversements d'ici-bas.

L'œuvre de M. Maillat, d'une inspiration énergique et presque sauvage, a quelque chose de violent qui arrête le regard; on sent que l'artiste a été ému, qu'il a obéi à une passion vigoureuse qui a em-

porté sa main plus vite encore que sa pensée. En face de cette allégorie étrange, on demeure étonné et on s'interroge sans être certain d'en découvrir toute la portée; mais, si l'image de la souffrance physique y efface un peu trop l'idée du remords, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'on est devant une œuvre sincère et convaincue: on se sent, malgré soi, envahi d'une profonde et indicible émotion.

Une première communion par Pie IX

Il y a quelques années, M. Olivier, de San-Francisco (E.U.), ayant, avec sa famille, abjuré le protestantisme pour embrasser la religion catholique, sollicitait comme faveur insigne que sa fille communîât, pour la première fois, des mains du Saint-Père. Pie IX, avec sa grâce et sa bonté ordinaire, accueillit favorablement cette demande et désigna le jour de la cérémonie. A l'heure indiquée, la pieuse famille se rendit, le cœur rempli de joie, dans la chapelle privée du Pape. Sa Sainteté célébra la sainte messe et confia à l'heureuse enfant d'abord, puis à sa famille, le Dieu d'amour dont il est le vicaire.

Ensuite, sa main paternelle appelle sur tous les assistants les bénédictions célestes.

Malgré les épreuves dont on ne cesse de l'accabler, Pie IX aime à faire des heureux. Tout récemment encore, il renouvelait la même cérémonie de première communion en faveur du jeune fils de M. le marquis de Ségur.

Accident de Brantford

Il y a quelques jours, le pont de Brantford (Ontario) s'est partiellement écroulé, au moment du passage d'un train express du chemin de fer Brantford, Norwich and Port Burwell. La locomotive, un wagon de marchandises et celui des bagages ont été précipités dans la rivière Grand, avec le conducteur, le mécanicien, le chauffeur et le messenger d'express. Aucun d'eux n'a été blessé mortellement. Les wagons de voyageurs sont restés sur une portion non démolie du pont.

La mère est malade

(Voir notre avant-dernier numéro.)

Dans la cabane du pêcheur, la pauvre mère est clouée sur un lit de souffrance, et ne peut, hélas! prodiguer à sa jeune famille ses soins maternels. Le rude matelot se fait garde-malade, cuisinier et bonne d'enfant.

Comme il est père avant tout, son cœur impose silence à ses goûts. Si la cuisine n'est pas aussi bonne que celle de la mère, les enfants n'y prendront pas garde. A l'heure du repas, petites filles et petits garçons, harassés, aiguillonnés par la faim, entrent au logis, où chacun réclame à l'envi la part qui lui revient.

Le frère aîné, par droit de naissance et peut-être aussi par droit de conquête, accapare le grand plat... et, sans cérémonie, s'installe à terre. Alors, tout en satisfaisant son appétit, il agace Minet, qui, planté en face de lui, fait un superbe ronron et cligne de l'œil sur le contenu du plat.

Le garçonnet, l'ayant aperçu, éprouve un délicieux plaisir à lui tirer la langue et à le provoquer de la main. Autant de gestes qui semblent dire au pauvre Minet: “Gourmand, tu en voudrais bien, mais tu n'en auras pas.” Et Minet, qui paraît avoir compris, en prend philosophiquement son parti, et continue son traditionnel ronron.

La scène la plus intéressante se passe aux côtés du père! Assis sur un escabeau, il tient sur ses genoux son plus jeune enfant, et distribue la bouillie à tour de rôle. Les petites filles se sont groupées autour de lui, le tirent qui par son habit, qui par le bras, et ouvrent la bouche à l'envi l'une de l'autre, afin d'attirer l'attention pour avoir la cuillerée. L'empressement est si grand, qu'une des petites filles, à cheval sur un balai, ne pense même pas à se séparer de sa pacifique monture, et s'accroche le plus gentiment du monde à la robe de son aînée. Le père, tout absorbé dans son rôle, souffle avec conscience et méthode sur les cuillerées trop chaudes. Il n'est pas jusqu'aux dindonneaux qui ne contribuent à augmenter le charme de cet intérieur patriarcal.